

Crash

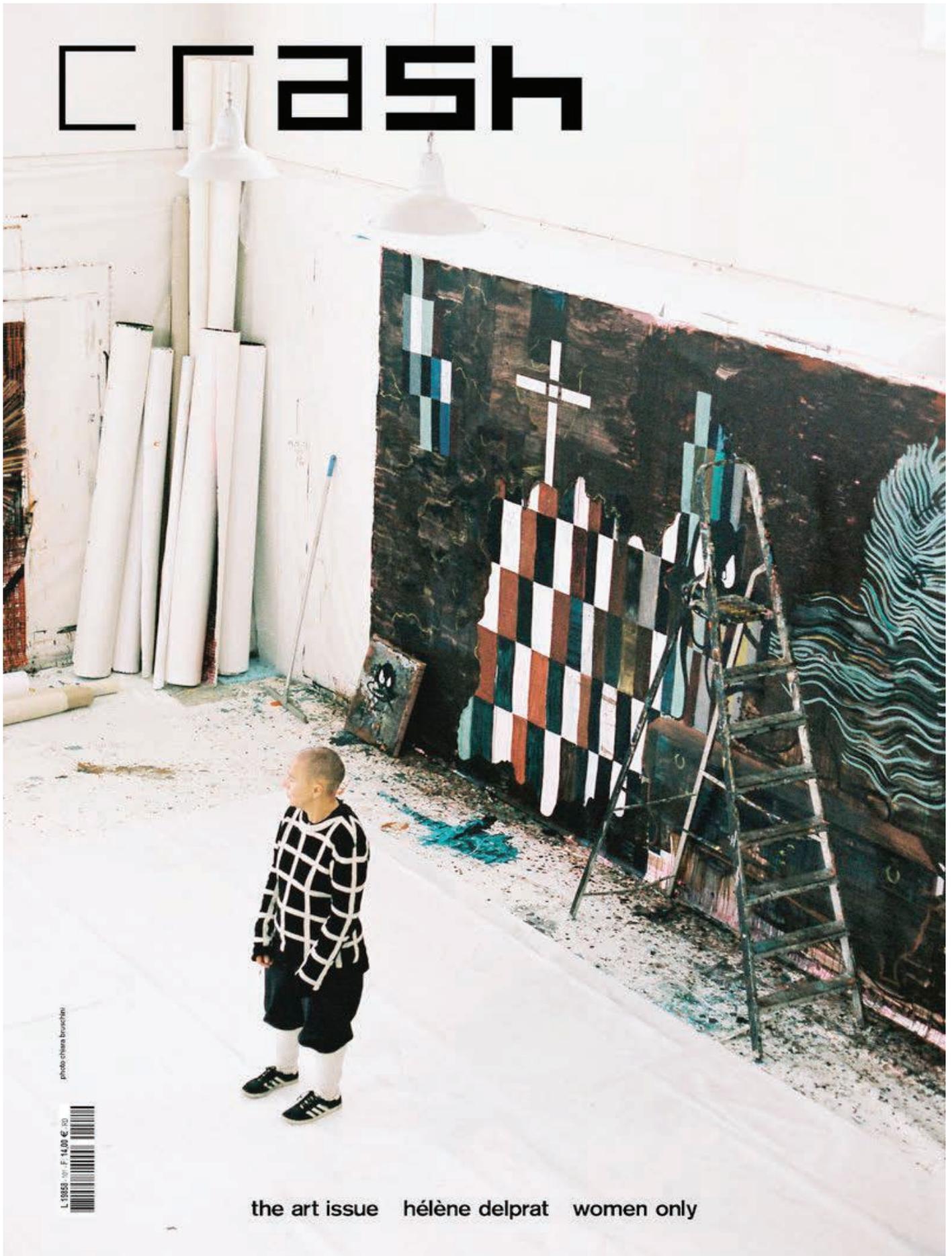


photo Chiara Bruschini

L 19853 - 01 - F 14,00 € (20)



the art issue hélène delprat women only

Crash Magazine / Décembre 2023
Hélène Delprat "J'aurai voulu être Barnett Newman"
/ Photographie Chiara Bruschini , Interview Alain Berland

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegaillard.com

« J'aurais voulu être Barnett Newman ». Extravertie, décalée, ce sont les adjectifs qui reviennent le plus souvent quand on évoque Hélène Delprat. Avec sa peinture foisonnante de motifs, qu'ils soient figuratifs ou décoratifs, l'œuvre, nourrie d'Histoire de l'art, convoque un maelstrom où s'entrechoquent des formes colorées et des signes du langage. Hélène Delprat est aussi une vidéaste et une performeuse irrévérencieuse, elle bénéficiera en janvier d'une exposition personnelle dans les nouveaux locaux parisiens de la prestigieuse galerie Hauser & Wirth. Regards croisés sur un parcours pour le moins atypique. INTERVIEW ALAIN BERLAND



ALAIN BERLAND Pour mieux comprendre votre trajectoire et ce qui anime votre œuvre, je vous propose de faire un retour vers les origines. D'où venez-vous Hélène Delprat?

HÉLÈNE DELPRAT Je suis née à Amiens en Picardie et je suis la dernière de la fratrie. Ma mère m'a eue tard, à quarante-deux ans. De ce fait je suis une sorte de fille unique car mes frères et sœurs avaient déjà quitté la maison.

Ma mère, comme ses deux sœurs, était institutrice. Elle m'a appris à lire. Elle venait d'un milieu modeste et entrer à l'École Normale d'Instituteurs était alors une promotion sociale.

Quant à mon père, né à Bordeaux, il était ajusteur. Il s'est installé dans le Nord après la Seconde Guerre mondiale. Il a bénéficié si on peut dire de la période de reconstruction, est devenu entrepreneur et a créé Delprat Frères. Il n'a lu que deux livres tirés des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Il a construit la résidence Alexandre Dumas composée des bâtiments Athos, Porthos, Aramis, le Monsoreau. Nous étions à l'aise à la maison, mais de par nos origines, nous n'avions absolument pas ce sentiment d'appartenir à la bourgeoisie. Nous n'en avions pas vraiment les codes et n'avons jamais modifié notre façon de vivre. Enfant j'ai très vite compris ou senti « les milieux »... Je percevais déjà ce qui me convenait ou pas.

Nous passions nos vacances en caravane, une Hénon je précise et presque toujours en camping sauvage, plutôt en France, mais aussi en Espagne, ou au Portugal, ce qui me permettait de découvrir beaucoup de choses. Mon père adorait s'installer dans des endroits sauvages, faire des manœuvres qui nous terrorisaient.

AB Votre mère était cultivée, est-ce que vous en profitez pour visiter les musées et plus généralement les lieux culturels?

HD On ne peut pas dire que ma mère était cultivée. C'était une grande lectrice, une autodidacte malgré ses études d'institutrice. Elle adorait dire qu'elle avait connu Merleau-Ponty, ce qui était vrai. Je crois qu'il était à l'époque surveillant. Elle était curieuse...

Elle était pédagogue. On visitait des églises, on voyait des paysages, c'est tout. Elle nous lisait le Guide Michelin et ça me barrait un peu je dois dire!

Le premier musée que j'ai visité, c'était celui d'Amiens. Ce qui me fascinait, c'était surtout la momie et les tableaux de la Confrérie du Puy Notre-Dame. Je trouvais Puvis de Chavanne hideux. Ce que j'ai le plus visité en fait, ce sont les cimetières militaires avec les croix blanches de 14-18.

AB Et ensuite quel a été votre parcours scolaire?

HD De la sixième au bac, j'étudiais à la cité scolaire d'Amiens en enseignement public. J'étais dans une section expérimentale, qui s'appelait Horaires aménagés. Il y avait beaucoup de sport et beaucoup d'arts plastiques. On n'apprenait pas par cœur. J'en garde un excellent souvenir. Vers quatorze ans, j'ai complété mes connaissances avec les cours du soir aux Beaux-Arts. Tout s'est fait de manière naturelle et je ne me suis jamais posé de questions quant à mon avenir. J'ai un jour dit à ma mère que je voulais devenir reporter de guerre. Cette vocation s'est arrêtée là!

Après le bac, je suis rentrée aux Beaux-Arts d'Amiens. J'y suis restée une année, puis j'ai quitté Amiens et suis entrée aux Beaux-Arts de Paris. J'avais dix-neuf ans. Mes parents m'avaient installée dans le quatorzième arrondissement, ce qui pour moi voulait dire quelque chose parce que c'était à cent mètres de la rue Hippolyte Maindron où avaient vécu Alberto et Diego Giacometti.

AB Comment se passe la vie aux Beaux-Arts de Paris?

HD A l'époque, il n'y a pas les accords de Bologne et on peut avoir un diplôme en deux ou trois ans. Je suis entrée dans l'atelier Louis Nallard qui était un peintre non-figuratif, de « La nouvelle École de Paris ». C'était un grand type un peu impressionnant avec son long manteau noir et ses cigarettes espagnoles. Je ne m'intéressais pas tellement à sa peinture. Mais l'atelier m'avait plu, il était assez sombre, un peu vieillot. Très peu de filles. C'était donc plutôt une

1 & 3. Atelier d'Hélène Delprat.
2. Hélène Delprat dans son atelier.

histoire d'atmosphères que d'affinités artistiques et intellectuelles...

Je voyais souvent Jacques Lagrange à l'atelier gravure. J'ignorais qu'il était le collaborateur de Jacques Tati... Je regrette.

AB Vous arrivez à Paris à la toute fin des années soixante-dix, c'est en pleine période punk. C'est la période de la Figuration libre, de Bazooka, de Métal Hurlant, du Gibus, du Palace. C'est une période d'effervescence musicale. Comment vivez-vous cela?

HD Je n'ai rien vécu de tout ça. Je m'en étonne aujourd'hui. J'avais des amis bien évidemment, la vie aux Beaux-Arts, mais j'ai l'impression d'avoir été plutôt dans une bulle et plutôt dans une bulle passéiste.

Je peignais et j'allais au Centre Pompidou, dans sa géniale bibliothèque en accès libre. Mais je suis passée complètement à côté de l'effervescence dont vous parlez. Je ne sais pas pour quelle raison, peut-être parce que j'étais préoccupée par ma peinture et que j'avais une vie relativement régulière, vivant avec un acteur beaucoup plus âgé que moi. Les gens que nous fréquentions m'amusait beaucoup. Enfant, je préférais les adultes. À vingt ans idem.

AB Et pourtant votre peinture est déjà très contemporaine, proche de A.R. Penck ou de la Trans-avant-garde italienne...

HD Non, à ce moment-là, je ne peignais que ce qui m'entourait. L'atelier Nallard... J'avais comme autre professeur le sculpteur César que je voyais assez souvent. Il était très dynamisant, il parvenait à nous secouer. Il parlait de tout, du quotidien, de l'Italie, des « girondes », d'une recette de pâtes, des artistes qu'il connaissait. Il était volubile, il s'esclaffait, sans cesse en mouvement. On riait beaucoup. C'était joyeux, c'était léger. Il arrivait à l'atelier, il attrapait nos outils, on se poussait et il modelait à notre place. C'était formidable. Il y avait bien sûr des moments plus graves.

AB Mais cette très grande liberté que l'on observe, que vous revendiquez encore aujourd'hui et qui nous impressionne tous, cette façon d'être à la fois avec la galerie et contre la galerie, avec le marché et contre le marché, c'est une liberté qui vous est propre. Et aussi cette parole libre que vous avez toujours assumée, vous l'aviez déjà pendant vos années d'études?

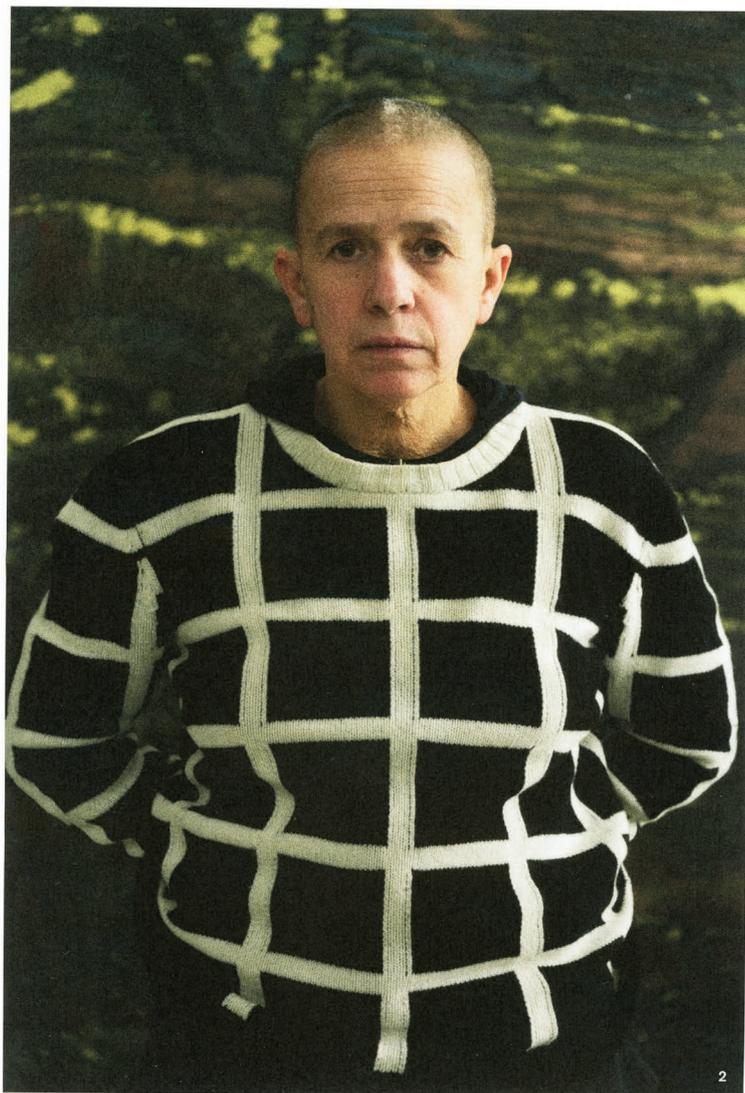
HD Oui, sans doute. Mes amis me rappellent encore aujourd'hui à quel point j'étais libre. Moi je ne m'en souviens pas trop. Je sais que j'avais un « uniforme » Beaux-Arts. J'étais déguisée! J'avais un chapeau destroy avec un ruban rouge. Il venait de mon père. Il avait été perforé par une balle. Enfin c'était la légende. Et je portais aussi un lourd manteau d'une fourrure ordinaire, long jusqu'au sol, et des sabots en bois... J'adorais cela. Je ne voulais pas être habillée comme tout le monde. Ça devait être un peu ridicule!

AB Quelles étaient vos activités préférées quand vous étiez aux Beaux-Arts?

HD C'était évidemment la visite des musées. Le cinéma et le théâtre. Très vite, j'ai cessé de travailler dans l'atelier des Beaux-Arts. J'ai dû y rester six mois puis Hop, j'ai vidé mon casier. Je préférais peindre chez moi puisque j'avais une pièce disponible. Je compartimentais mon temps entre les ateliers, la bibliothèque et la vie avec mon compagnon. C'était très studieux finalement. Après le diplôme je me suis présentée sans projet au concours d'entrée à la villa Médicis. On n'appelait plus cela le Prix de Rome ou le Grand Prix de Rome. Sans succès la première fois en quatre-vingt-un. En 1982, je suis devenue pensionnaire de l'Académie de France à Rome où je suis restée deux ans.

AB Est-ce que la Figuration libre qui règne à ce moment dans les galeries d'art est une source d'inspiration?

HD Ce qui me marque, ce n'est pas du tout ça. Ce qui m'importe ce sont les métamorphoses d'Ovide. Ce qui me marque c'est le fait de vivre dans ces jardins-là, ceux de la Villa Médicis. Ce qui me marque c'est l'architecture de la villa. Ce qui me marque c'est cette collectivité que je n'aime pas beaucoup, que je trouve la première année pas sympathique du tout. Je me mets à travailler immédiatement dans



2



3

Crash Magazine / Décembre 2023
Hélène Delprat "J'aurai voulu être Barnett Newman"
/ Photographie Chiara Bruschini, Interview Alain Berland

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegaillard.com

cet autre monde. On peut difficilement imaginer la villa Médicis à l'époque, c'est-à-dire pas de public qui rentre, pas de téléphone portable et seulement un standard. Mais attention, il n'y a pas de téléphone le week-end.

C'était vraiment un couvent. J'adore, mais au début je déteste. J'ai énormément de mal et j'ai presque envie de renoncer parce que je suis asphyxiée par la beauté du lieu mais aussi par le fait d'être recluse, même si je peux en sortir et prendre un train pour Naples si l'envie m'en prend.

Je suis arrivée avec un travail d'école plutôt abstrait et tout d'un coup je sais que tout ça ne va pas. Je ne peux pas continuer, mais je ne sais pas quoi faire. La seconde et dernière année, je rencontre Achille Bonito Oliva, pape de la Transavangarde, qui demande à visiter mon atelier, mais je lui dis non. Je me souviens, on était au bar à la Villa et je refuse par instinct, car je ne veux pas être intégrée au mouvement de la Transavangarde. Je voulais faire ce que j'avais à faire et garder ma liberté.

Mes grandes rencontres, c'est surtout Guy Cogeval avec qui j'ai passé beaucoup de temps et Philippe Morel, des historiens de l'art avec qui j'ai beaucoup dialogué.

AB Que se passe-t-il à la fin de la deuxième année?

HD D'abord, et comme c'était l'usage à l'époque, je réalise une exposition personnelle «Jungle et loups» que je veux anonyme. Et donc, ça barde parce qu'ils ne veulent pas. J'insiste tellement que j'obtiens l'accord du directeur et on édite aussi un catalogue, mais toujours dans l'anonymat. Je prends un attaché de presse et je réalise une exposition faite de peintures, de maquettes, avec une installation qui était une sorte de jungle et une bande-son. Et cela marche totalement. L'anonymat crée le buzz et j'obtiens de nombreux papiers.

Un de mes meilleurs souvenirs de cette période, c'est la visite d'un plateau de cinéma à Cinecittà accompagnée par mon futur mari Roger Dumas avec qui je vivais depuis mes vingt ans. Comme il était acteur, on a eu accès au tournage de *E. la nave va* de Fellini. Le bateau était sur les vécins dans l'obscurité et c'était magnifique. Le fameux Teatro 5 pour nous seuls.

Pour en revenir à mon futur mari, il faisait du cinéma et du théâtre. Mais il écrivait également des chansons et des revues. Il m'a permis de rencontrer de nombreuses figures interlopes comme Jean-Marie Rivière, Pierre Prévost, Jean Genet, Antoine Blondin, et tant d'autres. Le dernier boy de Mistinguett, Joel Grey (maître de cérémonie du film *Cabaret*)... Charles Trenet, Johnny. On a beaucoup ri, beaucoup fait la fête et j'ai toujours préféré ce milieu au «milieu de l'art» qui ne m'a jamais passionnée. Mon mari écrivait des chansons et ce milieu, parfois un peu bête, un peu superficiel, était joyeux et vivant. C'est cette stabilité affective et les encouragements de Roger qui m'ont permis de développer mon travail sereinement lorsque j'ai tout quitté.

En 1984, je rencontre Marie-Claude Beaud qui est conservatrice au Musée de Toulon et grâce à elle, je suis invitée à participer à de grandes expositions internationales («Rite Rock Réve», etc.). La galerie Nahon me fait une proposition que je vais décliner, car je la trouve trop bling bling. Mais je vais accepter celle de la galerie Maeght car je reste sur l'idée qu'elle a accueilli Giacometti et surtout qu'elle représente Gérard Gasiorowski.

AB Ce qui m'intrigue c'est que vous n'avez pas été sensible à la révolution du rock de la fin des années 70 qui touchait précisément votre génération, qu'au même moment vous refusiez d'entrer dans une galerie branchée pour choisir une galerie historique, que vous viviez avec un homme qui avait vingt-cinq ans de plus de vous, etc.

HD C'est très étonnant cette manière de se situer en dehors du temps alors que votre peinture n'est jamais hors du temps.

HD J'ai toujours été un peu décalée. Je n'ai jamais cherché à trouver refuge dans le passé mais les gens qui étaient plus âgés m'intéressaient davantage. Et même si j'appartenais à une galerie historique dont les dieux étaient Calder et Giacometti, il y avait aussi parmi leurs artistes, des gens comme Gasiorowski que j'admire. Il est vrai que j'ai ensuite été ennuyée par l'esprit de famille et le confort qui régnaient là. C'était un peu étouffant. J'avais besoin d'air frais, j'avais besoin de vivre davantage avec ma génération. De plus, c'était un monde plutôt clos, un «milieu». J'y ai néanmoins passé d'excellents moments. Des moments joyeux jusqu'au jour où...

AB En 1995, vous décidez de quitter votre galerie. C'est pourtant pour les arts visuels en France, une période de grands bouleversements avec l'apparition de trois nouveaux magazines d'importance comme Blocnotes, Documents, Purple Prose, le tout avec de jeunes critiques ambitieux comme Nicolas Bourriaud qui théorise «L'esthétique relationnelle». De plus, au tout début des années 2000, c'est l'apparition des galeries de La rue Louise Weiss et d'une dynamique de renouveau des galeries parisiennes. Pourquoi un tel retrait?

HD En 95, le premier juillet, j'écris une lettre à la galerie Maeght pour leur dire que je les quitte. Puis je romps avec le milieu de l'art pendant au moins quinze ans. Je continue à peindre mais je ne vends plus rien et je ne montre plus jamais. J'expérimente avec une caméra vidéo. J'écris une pièce de théâtre. Je fais des décors. Je réalise une émission pour France-Culture. En 2000, Patrick Raynaud, artiste et directeur de l'École d'art de Cergy-Pontoise, m'invite à enseigner et j'y fais pendant trois ans des exercices de mise en scène avec les étudiants. Le monde des arts visuels m'oublie et plus personne ne recherche ma présence. Socialement c'est parfois difficile. Je circule surtout dans les milieux du cinéma et du théâtre mais ce n'est pas pour me déplaire car il faut bien le dire, un dîner avec Trintignant, John Malkovitch, Claude Chabrol ou Philippe de Broca, c'est plus amusant que tout...

AB Comment avez-vous effectué votre retour sur la scène des arts visuels?

HD Pendant tout ce temps, je continue à travailler. Je quitte l'atelier de la rue du Faubourg du Temple pour des raisons financières et je fais les aller-retours en banlieue, à Argenteuil dans un espace que j'avais acheté (en prévision de jours incertains) – toujours cette histoire d'instinct – avec l'argent gagné chez Maeght.

À cette époque, mes amis me disent «Hélène, quand même, c'est pas possible. Qu'est-ce que tu fous et pourquoi tu ne montres pas ton travail?». Facile à dire! Ils insistent mais comme je ne connais plus personne, je ne bouge pas. Et si j'avais quand même un peu envie d'avoir un retour de visibilité, je n'avais toujours pas envie d'avoir une galerie. Puis, Patatra! Je rencontre Christophe Gaillard, sur les recommandations d'un copain qui me dit «Tiens, tu devrais voir ce type, je pense que vous pouvez vous entendre».

Je suis allée dans sa petite galerie rue de Thorigny, face au Musée Picasso et c'est comme ça que tout a recommencé. Il m'a rapidement fait une proposition mais j'ai mis un an avant de lui répondre. Au bout d'une année, et comme j'allais à chaque fois à ses vernissages, je me suis dit que j'aimais bien le personnage, son parcours atypique avec la musique et les Arts Florissants. Une personnalité hors-normes, un corsaire et qui sait que quand la porte est fermée on entre par la fenêtre. De plus, il avait des idées étranges et on s'amusait des mêmes choses.

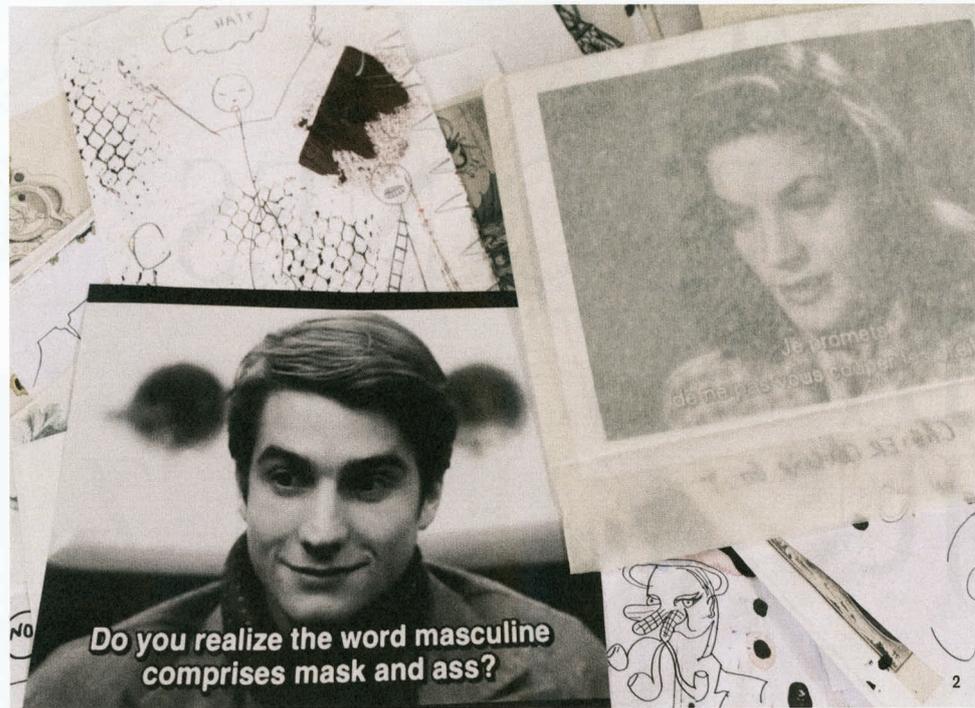
AB Qu'est-ce qui a bougé dans ton travail de peintre de la Villa Médicis à aujourd'hui?

HD Je dis toujours que je suis assez provinciale dans Paris. Je ne suis pas une aventurière. Tout m'intéresse mais ce que j'aime surtout c'est d'être dans mon atelier. Et si je dois aller quelque part, même encore aujourd'hui, je ne vais pas à Londres, je vais en Sicile, je vais à Naples, je vais dans un bled au Maroc. Je ne fréquente pas tant que cela les lieux de culture parce que je les ai sur mon ordinateur. Je suis une bête de musée. J'adore ça. Il faut aussi que j'aie vu des vraies choses, des vraies œuvres. Ma peinture? Je ne sais pas quoi en dire. Ce qui est un fait certain c'est que je n'aime pas ma peinture. Je l'ai déjà dit mais je le redis, ce que j'aime c'est l'acte de peindre. Ce n'est pas le résultat. Je ne peux pas m'empêcher de peindre, c'est presque de l'addiction car à part lire et marcher, je ne sais pas quoi faire!

AB Est-ce pour cela qu'il n'y a aucune de vos œuvres sur les murs de l'appartement?

HD Ah oui, je déteste. J'en mange toute la journée de la peinture, ce n'est





Je ne fréquente pas tant que cela les lieux de culture parce que je les ai sur mon ordinateur. Je suis une bête de musée. J'adore ça. Il faut aussi que j'aie vu des vraies choses, des vraies œuvres. Ma peinture? Je ne sais pas quoi en dire. Ce qui est un fait certain c'est que je n'aime pas ma peinture. Je l'ai déjà dit mais je le redis, ce que j'aime c'est l'acte de peindre. Ce n'est pas le résultat. Je ne peux pas m'empêcher de peindre, c'est presque de l'addiction car à part lire et marcher, je ne sais pas quoi faire!

pas pour rentrer à la maison et en boire encore! Au secours! Et en plus, je ne suis pas collectionneuse. Sur mes murs il n'y a que cette photo de Thomas Bernhard. J'aime son insolence, sa misanthropie. J'aime le fait qu'il soit absolument et complètement imperméable à la tentation. Ce qui me plaît, c'est d'être dans mon atelier ou chez moi, d'être tranquille et de réfléchir parce que peindre c'est réfléchir, c'est regarder. Je passe des heures à regarder le mur, à ne pas peindre.

AB La prestigieuse galerie Hauser and Wirth va désormais vous représenter en même temps que la galerie Christophe Gaillard. Comment vivez-vous ce double partenariat?

HD Tout d'abord, je vais vous expliquer comment les choses se sont passées. Christophe voit bien qu'à un moment donné, les choses vont plafonner avec lui. Il veut que l'on avance ensemble.

Alors la première chose, c'est de faire venir un grand collectionneur comme François Pinault afin qu'il puisse découvrir mon travail. C'est pourquoi Christophe a rencontré Caroline Bourgeois. Il a aussi travaillé pendant plusieurs années pour que mon travail soit diffusé à l'étranger. Cependant pour moi, il n'est pas question de quitter la galerie de Christophe et Nathalie Gaillard. Ils m'ont sortie des limbes, ils ont fait un boulot d'enfer et je ne vais pas dire « Tchao! Merci pour tout! ». Et puis même, affectivement et intellectuellement parlant, je ne me sens pas d'être larguée, seule, dans une énorme structure. Il faut que je continue à échanger parce que la personne avec qui je parle de peinture c'est surtout Christophe.

AB Est-ce que l'entrée chez Hauser and Wirth va changer vos manières de travailler? Par exemple avoir un autre atelier, plus proche ou plus grand, ou des assistants, etc.?

HD Cela ne change rien, rien. C'est stimulant et j'aime beaucoup leurs artistes. Je me fiche du standing! Je sais que si occasionnellement j'ai besoin d'un truc, ce sera possible. Je peux tenter de faire des choses que je ne sais pas faire, m'aventurer je ne sais où, mais je ne veux pas boursoufler mon travail. C'est-à-dire que ce n'est pas parce que je faisais une céramique dorée de quarante centimètres de haut, que je vais la faire en quatre mètres. Je vais continuer à chercher et essayer de me renouveler. Poursuivre avec la même devise « Faire ce que j'ai à faire ». Des assistants je n'en ai jamais eu. Et ces allers-retours à Argenteuil qui m'emmerdent et bien ça me maintient en alerte, ça me maintient hors confort. C'est important d'être en colère!!!

AB Quels sont les artistes qui comptent pour toi?

HD Les artistes que j'aime sont plutôt des artistes conceptuels et minimalistes. Malgré les apparences je ne suis pas fascinée par l'expressionnisme. J'aime ce qui est radical mais j'aime aussi la mesure, le monstrueux, le grinçant... Paul McCarthy, Mike Kelley, Martin Creed... Hoggarth...

Vous voyez, moi, je rêverais de faire un truc qui ne me ressemble en rien. Si je trouvais comment faire, je le ferais! Oui, ce que je voudrais c'est être autre chose, quelqu'un d'autre! Oui, j'aurais voulu être... Barnett Newman ou Ad Reinhardt. ■